



MARSHA CANHAM

Où la mer nous emportera

LE LOUP DES MERS



AVENTURES & PASSIONS

Où la mer
nous emportera

Aux Éditions J'ai lu

LE LOUP DES MERS

1 – La femme aux yeux de tigre

N° 13262

2 – La rose de fer

N° 13296

MARSHA
CANHAM

LE LOUP DES MERS – 3

Où la mer
nous emportera

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpeuch*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE FOLLOWING SEA

© Marsha Canham, 2012
All rights reserved

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

*À ma belle-fille, Michelle Swan,
qui a enduré le pire
et en est sortie grandie.
Je t'aime et j'apprécie
tout ce que tu fais pour moi.*

Prologue

Île d'Espiritu Santu, novembre 1614

— Tu vas me dire tout ce que je veux savoir, petite *puta*.

Ces paroles résonnèrent contre l'oreille de la jeune femme et se propagèrent en un frisson glacé le long de sa colonne vertébrale. Il y avait d'effrayants accents de plaisir dans la voix rauque de son tortionnaire, comme s'il espérait qu'elle garde un silence buté. Il semblait jouir de la peur qu'il inspirait à autrui, et elle ne doutait pas qu'il saurait exploiter la moindre défaillance. Résolue à lui tenir tête, elle serra farouchement les dents, les doigts crispés sur les cordes qui fixaient ses poignets à une branche basse. Ses liens étaient si tendus qu'elle avait les bras écartés et devait se tenir sur la pointe des pieds.

Il avait fallu trois hommes pour la maîtriser. Deux d'entre eux l'avaient traînée sur la terre pendant qu'elle donnait des coups de pied en feulant et griffait bras et visages à sa portée. Le troisième était venu à la rescousse pendant que leur chef la frappait violemment à la mâchoire, l'étourdissant assez pour qu'ils aient le temps de nouer les cordes à ses poignets et à ses chevilles. D'autres présences

se tenaient dans la pénombre. Des visages cachés, des silhouettes sans substance qui observaient la scène en chuchotant dans les ténèbres. La lumière vacillante du feu les éclairait à peine, se contentant d'allumer des reflets métalliques sur les canons de pistolets et les lames d'épées.

Elle était au centre de leur attention. Certains étaient assis par terre en tailleur, d'autres étaient nonchalamment adossés aux rochers, comme s'ils prévoyaient une longue séance.

— Tu as du cran, *puta*. Bien plus qu'il n'est raisonnable ou nécessaire.

Ces propos étaient affligés d'un fort accent espagnol. Cependant, la menace qui les sous-tendait était limpide et n'avait besoin d'aucune traduction. Estevan Quintano Muertraigo avait été le commandant militaire du port de La Havane. Le cheveu et l'œil noirs, il aurait pu être considéré comme beau sans la monstrueuse tache de vin qui lui couvrait tout le côté gauche du visage. Il avait compensé cette marque de naissance en cultivant une réputation de brutalité qui inspirait universellement l'effroi.

La jeune femme ferma son esprit à la terreur qui l'envahissait et s'efforça de rentrer en elle-même pour ne plus entendre la voix qui l'interrogeait... ni sentir le contact froid de la lame d'acier appliquée sur son cou.

Les yeux de fouine de son tourmenteur parcoururent son visage, suivirent le filet de sang qui coulait de sa lèvre fendue. Une lueur d'intérêt brilla dans ses prunelles quand son regard se posa sur la petite déchirure à l'encolure de sa chemise.

— Dis-moi où se trouve le fils du Loup, *puta*. Donne-moi l'emplacement de son campement.

Il se pencha vers elle, si près qu'elle put sentir son haleine.

— Dis-le-moi et tu souffriras moins, je te le promets.

— Je vous répète que je n'en sais rien. Ils m'ont laissée en arrière et j'ignore où ils sont partis.

— Laissée en arrière ?

Sur un froncement de sourcils dubitatif, il introduisit la pointe du couteau dans la déchirure.

— Tu continues à mentir, *puta*, et cela me déçoit beaucoup.

Une torsion habile du poignet inséra la lame sous le col de la chemise qui fut coupée de haut en bas. Les pans du vêtement s'écartèrent, réduisant les murmures et chuchotements de l'assistance à un silence que troublait seulement le chuintement feutré de l'acier tranchant le tissu.

La jeune femme prit une profonde inspiration pour apaiser les battements de son cœur qui cognait contre ses côtes. Un sang bouillant courait dans ses veines et marbrait de rose sa peau qui était pourtant exposée à la fraîcheur de l'air nocturne.

— Parce que je suis d'humeur magnanime, *puta*, reprit l'Espagnol en effleurant de ses lèvres l'oreille de sa victime, je vais te donner une deuxième chance de me dire ce que je veux savoir.

Elle se raidit pour s'empêcher de trembler.

— Je ne peux vous dire ce que j'ignore.

Il revint se placer devant elle, paupières plissées, et se mit à la scruter de ses yeux noirs. Une lueur d'estime s'alluma dans son regard quand il nota la tension vindicative de son corps, mais cela n'empêcha pas la pointe du couteau de se porter vers la ceinture de son pantalon. La lame se glissa sous le vêtement et en déchira le cuir en suivant l'arrondi de la hanche de la jeune femme, puis le galbe de sa jambe, depuis sa cuisse jusqu'à sa cheville.

Elle aurait aimé donner un coup de pied à son tortionnaire, se libérer de ses entraves et s'enfuir,

mais les cordes qui retenaient ses chevilles avaient été solidement attachées à des rochers. Les membres en croix, elle était impuissante et ne pouvait guère que tordre le buste et secouer la tête, sa longue crinière blonde fouettant ses épaules et son dos.

Muertraigo sourit et, d'un deuxième mouvement de sa lame vers le bas, fendit l'autre jambe du pantalon jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à son tour sur sa peau nue. Il coula ensuite une main entre les cuisses de la jeune femme et prit un plaisir manifeste à voir le dégoût, l'humiliation et la colère altérer ses traits tandis qu'il fouillait son intimité de ses doigts rudes.

— Pourquoi refuser de te faciliter la vie ?

Elle réprima un grondement de rage avant de répondre.

— Je vous le répète : je ne sais *rien*.

Le coin des yeux de Muertraigo s'étoila de rides.

— Nous savons tous *quelque chose*, ma chérie. Et je peux t'assurer que tu me diras tout ce que tu sais avant la fin de l'heure.

— Vous perdez votre temps, *capitán*, murmura-t-elle en baissant la tête et en plissant les paupières pour écraser une larme. Jamais vous ne me forcerez à vous supplier.

L'Espagnol gloussa tout bas, avant de s'adresser à l'assistance.

— Elles disent toutes ça... au début.

Retirant sa main, il la contempla un moment, puis il porta ses doigts à son nez pour humer profondément l'odeur de sa victime – l'odeur de la peur. Trois autres coups de couteau réduisirent ses vêtements en charpie à ses pieds. Des murmures d'admiration s'élevèrent des ténèbres alentour. La jeune femme avait un corps mince et pâle, ainsi qu'une poitrine menue mais ferme que couronnaient d'exquis boutons de chair rose. Le buisson à la jonction de ses

cuisses dessinait un triangle blond et frisé et, hormis la cicatrice ronde au niveau des côtes qui ressemblait à la trace d'une blessure par balle, son corps était d'une beauté irréprochable.

Muertraigo tourna une nouvelle fois autour d'elle, lentement, ses yeux se posant sur son anatomie avec une froideur clinique. Sous ce regard, la jeune femme eut l'impression de sentir toute sa peau frémir et se contracter.

Il brandit de nouveau son couteau et fit glisser la lame sur sa peau. Elle en sentit le contact glacé le long de son cou et contre le galbe de ses seins, à mesure que l'acier écartait de son buste les boucles emmêlées de ses cheveux. La pointe de l'arme vint se poser contre une de ses aréoles. Puis, la tête penchée de côté, Muertraigo appuya la lame sur la chair tendre.

En dépit de sa résolution, la jeune femme ne put retenir un gémissement quand sa peau céda sous le tranchant du couteau. Aussitôt, du sang jaillit et s'écoula en deux filets écarlates de part et d'autre de la lame.

— Quel dommage de gâcher une telle perfection, chuchota-t-il. Es-tu bien certaine de n'avoir rien à me confier ?

Sa voix, douce comme de la soie, exprimait une inquiétude presque paternelle. Celle de la jeune femme résonna avec des intonations sèches et éraillées.

— Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai déjà dit. Vous aurez beau me répéter cent fois la même question, je n'ai qu'une seule réponse à vous offrir.

Il sourit et se pencha vers son oreille.

— J'aimerais vraiment te croire, *puta*, car il serait regrettable de détruire un tel... chef-d'œuvre.

Il se redressa et adressa un signe de tête à l'un de ses complices. Un fer avait été placé dans le feu, et sa pointe portée au rouge. L'homme le sortit du brasier et se rapprocha d'eux. Le silence retomba sur l'assistance, si pesant que la jeune femme pouvait entendre les grains de sable crisser sous les bottes du forban.

Muertraigo prit la barre et en amena l'extrémité si près de la joue de sa victime qu'une boucle de cheveux follets se mit à fondre en grésillant.

— Il paraît que ton père n'a qu'un œil. Est-ce le gauche ? s'enquit-il en dirigeant la pointe incandescente vers l'autre côté. Ou bien le droit ?

— Non, murmura-t-elle d'une voix frémissante.

Muertraigo sourit encore une fois... et rapprocha plus encore le fer de son visage.

1

Détroit de Floride

C'était un beau jour pour mourir.

Du moins Gabriel Dante était-il parvenu à s'en persuader lorsqu'il s'était retrouvé pieds et poings liés au gréement de son propre navire. Les Espagnols avaient capturé le *Valeur* et s'étaient servis de son équipage ainsi que de son capitaine comme otages, dans une bataille qui semblait perdue d'avance pour leurs ennemis. Avec le soutien de deux galions hérissés de canons et bourrés de soldats, le commandant ibérique avait mené sa petite escadre à l'assaut du navire jumeau du *Valeur*, le *Rose de Fer* que dirigeait Juliet, la sœur de Gabriel. Celui-ci et ses hommes avaient été ligotés aux haubans et utilisés comme bouclier pour dissuader la jeune femme de toute velléité d'attaque ou de sauvetage. Avec une témérité insensée, elle avait ordonné à son équipage de relever le défi des Espagnols.

En dépit du caractère désespéré de leur situation, Gabriel avait senti son cœur se gonfler de fierté en entendant ses hommes insulter leurs ravisseurs. Même quand ces derniers s'étaient mis à tirer sur eux avec de la grenaille, ils n'avaient cessé d'abreuver les Espagnols de railleries et de huées.

C'était vraiment un beau jour pour mourir, en compagnie de gens de bien.

Gabriel se répétait ces mots quand il avait vu, avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité, sa sœur amener le *Rose de Fer* par le flanc et décharger une pleine bordée dans la coque du *Valeur*. Des bordages furent fracassés, des canons éjectés de leur affût et des hurlements horrifiés s'élevèrent des rangs ibériques tandis que des membres arrachés et sanglants volaient dans les airs. Les artilleurs espagnols, qui n'étaient pas habitués à manipuler les pièces anglaises, répliquèrent par des tirs mal ajustés qui touchèrent à peine le *Rose de Fer*, que Juliet réussit à positionner bord à bord avec le *Valeur*.

Pendant que l'équipage de la jeune femme enserrait le navire de Gabriel dans un réseau serré de câbles d'abordage, le vaisseau amiral des Dante, le *Vengeur*, avait surgi de la fumée et des vapeurs soufrées pour s'attaquer aux escorteurs espagnols. La situation ne tarda pas alors à changer et, au terme d'une bataille épique sur le *Valeur*, les ravisseurs furent faits prisonniers à leur tour, après avoir jeté leurs armes et crié grâce en tombant à genoux.

Ensanglanté par les traitements cruels que lui avaient infligés ses tortionnaires, ne tenant plus qu'à peine debout, Gabriel ne salua pas moins avec ses camarades l'arrivée de deux autres navires de la famille qui achevèrent de mettre en déroute l'escadre ibérique. Celle-ci se hâta de rejoindre le long convoi de vaisseaux qui renfermaient dans leurs cales un trésor inestimable en provenance des Indes occidentales – sans savoir qu'un peu plus loin sur leur chemin, se tenait en embuscade toute une flotte de corsaires qui allaient faire entrer ce jour dans la légende.

Quand la fumée des combats se fut éclaircie, les rescapés furent transférés du *Valeur*, irrémédiablement

endommagé, sur le *Rose de Fer* où la famille se réunit dans la cabine du capitaine.

Entouré des siens, Simon Dante, patriarche du clan, arpentait la pièce à pas lents et mesurés, les mains dans le dos et le front penché en avant. À chaque fois qu'il rebroussait chemin, il regardait vers la couchette où Nog Kelly, le charpentier-chirurgien du bord, était occupé à recoudre la tempe de Juliet Dante.

— Il se peut qu'elle ait une commotion cérébrale, déclara Nog. Elle devrait en tout cas entendre des cloches et se cogner aux cloisons ces prochaines semaines – voire plus longtemps si elle ne garde pas le lit. Son épaule va également lui faire un mal de chien – elle a d'ailleurs de la chance que ce soit juste un bleu – mais tant qu'elle n'a pas l'intention de se jeter sur d'autres Espingouins cuirassés, elle devrait s'en remettre. À part ça, elle a juste quelques coupures et égratignures. Rien de méchant.

— Elle aura tout le temps de guérir à Pigeon Cay, décréta Simon Dante.

Voyant les yeux de sa fille se lever vers lui, il lui adressa un regard menaçant entre ses paupières plissées.

— Ce n'est pas négociable, la prévint-il. Ton second a un trou à l'épaule, la moitié de ton équipage est blessée, le navire de Gabriel est au fond de l'océan, et ni toi ni lui ne semblez avoir le minimum de jugeote pour savoir quand il faut engager le combat et quand il vaut mieux le fuir. Ce qui m'amène à l'autre femelle écervelée de cette famille...

Il reporta toute la puissance de son regard sur Isabeau qui, assise sur un coin de la table à cartes, était en train de bander l'extrémité de son moignon. Son épouse avait perdu la moitié de son bras gauche dans une bataille navale des années plus tôt, mais elle se laissait rarement freiner par cette infirmité.

— Pourquoi a-t-il fallu que je sois affligé de deux femmes qui...

— ... t'aiment de tout leur cœur, coupa Beau, et tolèrent tes emportements avec une patience sans limites.

— *Mes emportements ? Ta patience !* Non mais dis donc, qui est-ce qui a volé mon vaisseau pour se porter comme une insensée au-devant de l'ennemi ? Ce faisant, tu as risqué ta vie, celle de mon équipage...

— Pour aller sauver ta fille et ton...

— Pour aller... ?

Il se figea et pinça les lèvres.

— Je devrais te renvoyer à Pigeon Cay, toi aussi, grommela-t-il enfin.

Elle lui sourit.

— Tu peux toujours essayer.

Il étouffa un juron et préféra s'en prendre à une autre victime. Il n'avait que l'embarras du choix : la grande cabine du *Rose de Fer* était bondée. Gabriel et Jonas se tenaient dans un coin, affalés contre la cloison. Le premier était presque méconnaissable avec l'énorme coquard qui lui fermait l'œil, les multiples bleus qui lui marbraient le visage et des lèvres si tuméfiées qu'elles ressemblaient à deux tranches de viande crue.

Jonas s'en était pour sa part un peu mieux sorti, avec une simple entaille à la joue, une autre au bras et une main bandée qu'il tenait serrée contre sa poitrine. D'ailleurs, un immense sourire fendait le buisson flamboyant de sa barbe d'une oreille à l'autre. Il avait passé son bras valide autour des épaules de Gabriel dont il ébouriffait de temps en temps les cheveux, comme s'il peinait à croire que les Frères d'Enfer aient pu s'en sortir indemnes, cette fois-ci.

— Il y a quelque chose qui te fait rire ? lui lança Simon.

— Oh oui, père ! s'exclama Jonas. D'abord un frangin qui empeste comme une barrique de harengs saurs, ensuite une sœur avec des *cojones* aussi grosses que le rocher de Gibraltar, attributs qu'elle tient d'une mère qui peut en remontrer sur l'eau à n'importe quel satané papiste. Ajoute à cela trois galions bourrés de trésors jusqu'aux plats-bords, et je crois que nous avons largement de quoi nous réjouir. Ah, et j'oubliais : un père assez malin pour s'être trouvé l'épouse qui lui a donné les fils et la fille en question.

Dante le foudroya du regard.

— Allons, viens donc t'asseoir, lui suggéra Isabeau en tapotant l'autre coin de la table. Nous pouvons être fiers de nos enfants, et tu le sais très bien.

— Je serai encore plus fier quand nous aurons ramené ces navires à la maison. Il y a toujours une flotte espagnole qui défile dans le détroit et des navires du convoi peuvent nous tomber dessus à tout moment. En outre, le *Valeur* sombre trop vite pour que nous puissions récupérer l'intégralité de sa cargaison.

Jonas hocha la tête.

— Des deux galions que nous avons capturés, le plus solide semble le *Santa Maria*. Donnons-le à mon petit frère, du moins le temps de regagner Pigeon Cay.

— Je n'ai ni l'intention ni l'envie de rentrer à la maison, rétorqua Gabriel en se renfrognant. Comme père vient de le remarquer, il y a encore toute une moitié de convoi ibérique dans le détroit.

Simon Dante secoua la tête.

— Nous allons tous rentrer ensemble, Gabriel. Le capitaine David Smith a déjà remonté le détroit avec une escadre de quinze navires corsaires pour aller en bloquer l'issue nord. D'autres frères de la côte avaient pour tâche de s'en prendre au reste de la *flota*

tout le long de l'archipel. À mon avis, les vaisseaux ibériques épargnés vont préférer rebrousser chemin et retourner à La Havane. Il est même probable que nous ne croisions aucune autre voile espagnole d'ici Pigeon Cay.

— Dieu t'entende, murmura Isabeau.

— Dieu nous a donné la victoire aujourd'hui, répliqua Simon. Sachons nous en contenter et abstenons-nous de mettre Sa générosité à l'épreuve.

Deux heures plus tard, le *Santa Maria* levait l'ancre et déployait ses voiles pour prendre le vent qui devait le pousser vers le sud-est et lui permettre de regagner le repaire des Dante par le canal de la Providence.

Appuyé à la rambarde, Gabriel inspira profondément l'air salé. De son beau *Valeur*, il ne restait plus qu'un grand cercle de bulles irisées à l'endroit où le navire avait rendu son dernier soupir, avant de sombrer dans le tombeau silencieux des profondeurs de l'océan. Cela avait été un fier gaillard, fougueux et redoutable, toujours prêt à en découdre, un oiseau des mers élancé et véloce qui planait majestueusement sur les vagues.

Le galion, en revanche, tanguait et grinçait au moindre mouvement de la houle. Il était pataud, handicapé par sa voilure fixe qui l'enfonçait dans chaque creux de vague avec la pesanteur d'une bête de somme. Gabriel avait déjà mis les charpentiers au travail sur ses vergues et son gréement dans l'espoir d'améliorer sa manœuvrabilité, mais rien n'aurait pu changer sa structure alourdie par d'énormes châteaux de proue et de poupe.

Gabriel avait lui-même descendu l'immense carré de soie blanche brodé aux armes de l'ancien *capitán*. Tout en haut du grand mât flottait désormais le

pavillon arborant des loups noirs sur fond écarlate, qui identifiait le galion comme une prise du clan Dante. L'équipage avait entrepris de débarrasser les ponts des vestiges de la bataille et de récurer toutes les surfaces de chêne tachées de sang. Les lettres dorées en proue avaient été masquées par un morceau de toile noire portant en grands caractères le nouveau nom du navire, *l'Endurance*. Nul n'était oisif à bord, chacun ayant conscience de la nécessité de se familiariser avec les moindres recoins du galion et de le rendre apte à affronter les aléas du trajet.

L'ancien second, Riley, étant décédé, Gabriel lui avait trouvé comme remplaçant Stubs – « Moignons » – MacLeish, ainsi surnommé à cause des trois doigts qui lui manquaient à la main gauche. Stubs MacLeish était un gars râblé avec une figure de papier mâché. La moitié de sa chevelure noire et frisée avait été carbonisée pendant les combats par l'explosion d'un boulet incendiaire, si bien qu'il présentait désormais deux profils différents. Il avait fièrement repris le poste de Riley et relayait les ordres de son capitaine avec une vigueur telle que ce dernier en avait le crâne qui résonnait comme un tambour.

— Au près bon plein, Stubs, ordonna Gabriel d'une voix calme et posée. Ramenez-nous à la maison.

— À vos ordres, cap'taine, répondit Stubs avant de mettre ses mains en porte-voix pour beugler sur l'équipage. Hissez les voiles ! Au près bon plein, les gars ! On rentre !

Les hommes aux cabestans poussèrent des vivats avant d'ahaner sur les treuils pour déployer les grands carrés de toiles suspendus aux vergues. Ceux-ci faseyèrent d'abord tels des rideaux devant une fenêtre ouverte, puis leurs drisses furent tendues jusqu'à gémir comme un chœur de pleureuses. Au prix d'un dernier effort, les voiles se gonflèrent enfin

sous le vent et prirent l'aspect lisse et blanc de galbes marbrés.

L'*Endurance* parut un instant rétif, comme s'il rechi-
gnait à obéir à ses nouveaux maîtres, mais il s'ébranla
enfin et, avec force couinements et grincements, se
mit à glisser vers l'horizon.

À un coup de feu devant eux, le *Rose de Fer* leur
ouvrait la voie. À tribord, le *Vengeur*, qui transpor-
tait le Loup des Mers et son épouse Isabeau, ainsi
que le *Tribut* que commandait Jonas Dante voguaient
de concert, grandes pyramides de toiles blanches se
découpant sur le bleu sidérant du ciel.

— Je vous laisse la barre, Stubs, déclara Gabriel
d'une voix lasse. Essayez de maintenir ce bestiau à
la hauteur des autres et de lui faire garder le cap
est-sud-est jusqu'à ce que nous soyons bien engagés
dans le canal de la Providence.

— Compris, cap'taine, repartit le second en portant
un doigt au chaume calciné qui tapissait la moitié
gauche de son crâne.

Il parut lui-même surpris de ne pas y sentir ses
cheveux. Étouffant un juron, il ramena son attention
sur la manœuvre.

Gabriel gagna péniblement le pont en contrebas
pour franchir une des écoutilles qui s'ouvraient sous
le château de poupe, et emprunta la cursive qui
menait aux quartiers du capitaine. Comme sur la
plupart des navires espagnols, cette cabine croulait
sous une profusion de velours et de dorures, et dispo-
sait d'un mobilier luxueux qui aurait mieux convenu
à un lupanar qu'à un vaisseau de guerre. Les *capita-
nes* étaient généralement des personnages illustres,
des courtisans nommés par le roi qui n'étaient pas
habitués à endurer les conditions de vie du commun
des marins. Beaucoup d'entre eux importaient donc
sur leurs navires le faste dont ils aimaient s'entourer

chez eux, quitte à sacrifier à leur besoin de confort et de prestige l'espace pourtant compté à bord.

Juste au-dessus des quartiers du capitaine se trouvait une cabine plus petite et d'un luxe bien moins ostentatoire, qui était ordinairement allouée au *maestro* de la navigation, véritable commandant du galion. Gabriel hésita un moment à abandonner toute cette débauche de velours et d'ornements pour un environnement plus modeste de laine et de bois, mais ses jambes ne le tenaient plus qu'à peine et il estimait imprudent de se risquer dans l'escalier.

Il examina l'opulente cabine de son œil valide et ne put s'empêcher de tiquer – grimace qui lui causa une vive douleur et l'incita à chercher un miroir. Il en avisa un à la glace fêlée par la bataille, suspendu au-dessus de la cuvette en porcelaine d'un meuble de toilette. Il s'en approcha, non sans appréhension, ses tortionnaires l'ayant battu trois jours et trois nuits durant, aussi bien à coups de fouet qu'à coups de poing. Son dos comme ses épaules étaient à vif et, à en juger par les gros hématomes qui lui bleuissaient la poitrine, les bras et le ventre, sa figure devait présenter un aspect tout aussi peu ragoûtant.

Jonas se moquait souvent de son souci des apparences, arguant que la vanité n'avait pas de place à bord d'un navire de combat.

Rassemblant son courage, Gabriel vint lentement se placer devant le miroir et se trouva face à un spectacle encore plus lamentable qu'il ne le redoutait. Son œil gauche était violacé, enflé jusqu'à la taille d'une petite noix de coco, et fermé par un bourrelet de sang séché qui avait coulé d'une profonde entaille en travers du sourcil. Son œil droit était rougi par l'éclatement des vaisseaux sanguins, donnant l'impression que son iris couleur d'ambre brun était enflammé. Une deuxième coupure lui barrait la joue,

déformant la rectitude de ses mâchoires carrées. Ses lèvres, qui amenaient d'habitude les personnes du beau sexe à humecter les leurs, étaient fendues et parsemées de croûtes. Quant aux ondulations de son épaisse chevelure châtain, elles pendaient en torons sales sur ses épaules.

Un haut-le-cœur lui souleva l'estomac. Sur le meuble de toilette était posé un broc rempli d'eau douce. Il en versa un peu dans la cuvette et humecta un linge, dont il se servit pour nettoyer le sang et la saleté sur son visage. Quand il eut fini, il ne constata guère d'améliorations : il ressemblait toujours à l'une de ces gorgouilles des cathédrales gothiques, censées chasser les démons.

Il reposa le linge et regarda autour de lui. Il ne se rappelait même plus quand il avait dormi pour la dernière fois. Tous les muscles et les tendons de son corps aspiraient au repos.

La couchette du *capitán* n'était en rien une couchette mais un vrai lit à baldaquin, drapé de courties écarlates. Gabriel le considéra un moment, avant de se diriger vers le bureau où il se mit à trier la pile de cartes, de portulans et de journaux de bord qui avaient été sauvés du naufrage du *Valeur*.

Il ne fut interrompu qu'une seule fois dans sa tâche par Eduardo, le garçon de cabine, venu lui apporter sur un plateau une collation composée de biscuits, de fromage et de tranches de gigot de mouton froid. Il y avait également un bol de bouillon fumant, qui redonna immédiatement quelques forces à l'organisme du jeune homme. Le *capitán* disposait à bord d'une cave de qualité et, après plusieurs gobelets de vin, quand Gabriel eut le ventre plein et sentit la douleur de ses multiples contusions s'estomper un peu, il finit par céder à la fatigue et posa la tête sur le plateau du bureau.

Quand il se réveilla, il était allongé sur le lit, sous une épaisse couverture molletonnée. La cabine était plongée dans une pénombre qu'éclairait à peine la flamme vacillante de la lampe accrochée au-dessus du bureau, et qui lui donna à penser qu'il avait dormi la journée durant. Comme il ne percevait ni canonnade ni bruits de pas précipités au-dessus de sa tête, il en déduisit que leur descente du détroit de Floride se poursuivait sans incident. Refermant les paupières, il cala sa tête dans l'épaisseur du traversin rempli de plumes et se laissa bercer par les mouvements du navire, qui lui firent rapidement retrouver le sommeil.

Quelque part dans le canal de la Providence

Le navire agonisait autour d'elle.

Le glas avait sonné une semaine auparavant, quand un des membres de l'équipage s'était effondré sur le pont avec un cri à glacer les sangs. Il avait le corps trempé de sueur, la peau couverte d'horribles vésicules purulentes et le regard rendu vitreux par la fièvre. Les hommes qui avaient dormi, mangé ou joué avec lui avaient succombé à leur tour avec une rapidité effroyable. Le chirurgien du bord, un ivrogne doublé d'un crétin, avait été parmi les premières victimes de l'épidémie, abandonnant du même coup les malades à leur sort.

Comme l'*Eliza Jane* avait auparavant mouillé à Fox Town, un port d'Eleuthera, après six semaines passées au large, le capitaine avait supposé que le premier infecté l'avait été par une prostituée de l'île et avait ordonné que les marins souffrants soient confinés dans l'entrepont. Hélas, il était déjà trop tard. Les remugles de mort enveloppèrent le navire comme un sinistre cocon et finirent par avoir raison des plus robustes. La dernière mesure que le capitaine put prendre, tant qu'il en eut la force, fut de hisser le

pavillon jaune en haut du grand mât pour maintenir les autres navires à l'écart.

Evangeline Chandler se palpait le front vingt fois par jour, redoutant le pire. Sa bonne était morte dans ses bras, et depuis lors elle considérait la moindre douleur comme un symptôme de fièvre, et la moindre crampe abdominale comme le signe avant-coureur de cette diarrhée sanglante qui marquait le début de la fin. Le capitaine Fitch l'avait sommée de rester dans sa minuscule cabine, mais cela s'était révélé une autre forme de torture. La pièce exiguë, qui ne comportait ni toilettes ni prise d'air, était encombrée par une étroite couchette et le coffre de marine contenant les maigres possessions de la jeune femme. Un petit meuble de toilette occupait un des coins, mais le garçon chargé de vider son pot et de la pourvoir en eau fraîche n'était plus réapparu depuis deux jours.

Le pire était encore le silence. Depuis leur départ de Portsmouth, Eva avait fini par s'accoutumer aux coups de marteau, aux chants discordants, aux bruits de course au-dessus de sa tête, aux ordres de ferler ou déferler les voiles. Jour après jour, cette rumeur devenue familière s'était progressivement tue, laissant place aux grincements des membrures et au frottement de la houle contre la coque. On ne frappait plus à sa porte pour l'avertir qu'un plateau de nourriture avait été déposé devant sa cabine. Plus aucune voix éraillée ne s'élevait dans la coursive pour lui demander si elle était encore en vie.

Son broc était vide, et elle n'avait rien eu à manger depuis l'avant-veille. Son reflet, quand elle osait se regarder dans le petit miroir en métal poli accroché au-dessus de la cuvette de toilette, faisait peur. Ses yeux d'un vert d'eau ordinairement lumineux étaient entourés de cernes, sa peau était cireuse et ses lèvres commençaient à se fendiller sous l'effet de la soif.

Eva regarda la porte et tendit l'oreille. Sa situation devenait désespérée. Il lui fallait sortir, trouver de l'eau, connaître la raison de ce silence sépulcral. Elle ignorait pourquoi la maladie l'avait épargnée jusqu'à présent. Peut-être y avait-il sur le navire d'autres rescapés qui se cachaient comme elle des émanations morbides.

Elle ne savait même pas si c'était le jour ou la nuit.

Elle se mordilla la lèvre inférieure et prit sa pèlerine. Ne voyant pas l'utilité de se sangler tous les matins dans une gaine ou d'arpenter la cabine dans des toilettes de brocart, elle avait opté pour le confort d'une simple blouse. Comme elle n'avait pas vraiment d'autre moyen de passer le temps qu'en s'occupant d'elle-même, ses cheveux étaient soigneusement brossés et tombaient en vagues mordorées et luisantes jusqu'en dessous des fesses.

Ayant enfilé sa pèlerine, elle rabattit la capuche sur sa tête et entrouvrit la porte. La coursière était plongée dans l'obscurité ; la lampe qui brûlait d'habitude au-dessus de la cabine du capitaine, juste en face de la sienne, était éteinte.

Après un moment d'hésitation, elle retourna près de sa couchette et se saisit du pistolet à long canon qui ne l'avait pas quittée durant ces six semaines. En dépit du prestige attaché à son nom de famille, elle savait les risques que courait une femme sur un navire où les hommes étaient deux cents fois plus nombreux. Le capitaine Fitch l'avait naturellement prise sous sa protection, mais il n'était plus de ce monde. Les marins du bord lui avaient témoigné du respect jusqu'alors, réservant sans doute les remarques égrillardes qu'elle leur inspirait aux moments où ils se retrouvaient entre eux. Cependant, la fièvre et la perte de leurs camarades pouvaient avoir altéré leur vernis civilisé.

Le pistolet armé et caché dans les plis de la pèlerine, elle se glissa hors de la cabine et remonta lentement la coursive jusqu'au pied de l'escalier qui menait au pont. Elle marqua une pause, les yeux levés vers l'ouverture de l'écoutille. Le ciel n'avait ni le bleu frais du matin ni l'ardente couleur turquoise du midi mais une teinte gris délavé, comme si la lumière était en train de décliner. Eva en conclut qu'il devait être tard dans l'après-midi... ou tôt dans la soirée.

Elle monta précautionneusement les marches, retenant malgré elle sa respiration. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait là-haut ; elle espérait seulement que ce serait le spectacle ordinaire de marins en train de recoudre des voiles, de briquer le pont ou de manœuvrer le gréement.

Peut-être le danger était-il passé et l'avait-on simplement oubliée dans sa petite cabine.

Resserrant autour d'elle les pans de sa pèlerine, elle franchit l'écoutille et émergea de la pénombre.

Le soleil, de fait, s'approchait de l'horizon à l'ouest. Eva n'en fut pas moins obligée de ciller plusieurs fois, pour ajuster sa vision jusqu'alors accoutumée à la lueur jaunâtre des lampes. Au début, elle ne remarqua rien qui sortît de l'ordinaire. Les voiles étaient ferlées et formaient comme de grosses saucisses attachées aux vergues des mâts. Seules les plus hautes toiles triangulaires qui, ainsi qu'elle l'avait appris, servaient à manœuvrer le navire plutôt qu'à lui conférer de la vitesse étaient encore déployées. Le hideux pavillon jaune pendait toujours au sommet du grand mât. Les cordages composant le gréement semblaient former, dans le demi-jour du crépuscule, une immense toile d'araignée – vide.

Puis la jeune femme aperçut les corps.

Le premier était avachi sur un cabestan, bras et jambes pendants, la bouche ouverte et les lèvres

ourlées de vomi séché. Un autre gisait en travers du bastingage et aurait pu avoir l'air de dormir s'il n'avait eu, à la place des yeux, des trous noirâtres au pourtour rongé par la vermine.

Resserrant sa prise sur la crosse du pistolet, Eva détourna le regard du cadavre défiguré et s'avança sur le pont. D'autres corps jonchaient le navire, par douzaines, figés dans des postures atroces. La jeune femme pivota sur elle-même, le bas de sa pèlerine balayant les planches, et leva la tête vers le gaillard d'arrière.

Personne n'était à la barre. Elle ne se rappelait plus la dernière fois où elle avait entendu sonner la cloche de quart. Le sablier posé sur l'habitacle n'avait pas été retourné et la longue pièce de bois du timon avait été attachée à la rambarde, contraignant le vaisseau à tourner sur place.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Mon Dieu...

Elle monta l'escalier menant au gaillard et contempla avec stupeur la corde qui bloquait la barre. Quand bien même elle l'aurait dénouée, elle n'aurait su comment diriger le navire !

Elle se retourna vers la rambarde, qu'elle étreignit de sa main libre. De cette position en hauteur, elle avait une vue sur toute la longueur de l'*Eliza Jane* et sur les corps qui parsemaient ses ponts de la poupe à la proue – tous silencieux, tous immobiles.

— Ohé ? Il... il y a quelqu'un ?

Son appel paniqué ne rencontra aucun écho.

— Ohé ! répéta-t-elle. Répondez-moi, *par pitié* !

Elle scruta l'océan autour du navire et ne vit que de l'eau et du ciel dans toutes les directions.

S'écartant du garde-corps, elle redescendit les marches et repartit vers la proue avec des glapissements plaintifs. Elle trouva le capitaine affalé sur un tonneau, vers le milieu du pont. Il n'avait plus d'yeux

ni de joues – sans doute dévorées par les rats – et des traînées de sang séché maculaient sa vareuse. En se penchant, Eva vit que ces traces étaient noires de mouches.

Serrant son ventre, elle s'empressa de s'éloigner pour gagner le gaillard d'avant.

Elle ne pouvait quand même pas être la seule survivante à bord ! Ce n'était pas possible. Cela dépassait l'entendement. C'était fou ! Délirant !

Pourquoi, des deux cents personnes embarquées sur le navire, aurait-elle été la seule épargnée par la maladie ?

— Pourquoi ? répéta-t-elle d'une voix blanche. Mon Dieu... *Pourquoi ?*

Aveuglée par les larmes, elle trébucha sur la poutre du beaupré. Elle voulut hurler, mais sa gorge était trop sèche. Elle s'efforça de réprimer l'affolement, mais le sentit bientôt étreindre sa poitrine et la priver de respiration. Sa vision s'obscurcit. Elle se sentit défaillir et, dans sa chute, heurta du crâne un objet dur. Elle ressentit une vive douleur, puis... plus rien.

Les ténèbres l'avaient rattrapée.

Et, dans cette nuit terriblement solitaire, resurgit le cauchemar familier qui ne cessait de la hanter.

— Je veux partir avec vous.

— Non. C'est absolument hors de question.

— Mais c'est mon père ! Et puisque vous allez le rechercher aux Indes occidentales, je veux vous accompagner.

Lawrence Ross releva le regard de la pile de papiers qu'il était en train de trier sur son bureau.

— Ce ne sera pas une petite croisière de plaisance de quelques jours à travers la Manche. Ce sera un voyage de plusieurs semaines, peut-être plusieurs

mois, par tous les temps possibles, sous une chaleur tropicale. Nous serons amenés à débarquer sur des îles hostiles, à fréquenter des pirates, des barbares qui vous considéreront comme un mets délicat à rôtir sur un feu de camp... après avoir abusé de vous.

Eva demeura inébranlable.

— J'ai bien conscience des épreuves et des dangers qui nous attendent, mais il s'agit de mon père.

— Oui, et il est probable qu'il soit déjà mort et que je passe des mois à chercher un cadavre en décomposition !

Eva grimaça. Ross tiqua avec un air de regret.

— Eva, ma chérie, je suis désolé... mais les faits sont têtus : voilà quatre ans qu'il est parti, et plus de trois qu'il ne nous a plus donné signe de vie. Il existe des milliers d'îles sous les tropiques ; il pourrait avoir échoué sur n'importe laquelle. Ou n'en avoir rallié aucune. Son navire a peut-être été victime d'une tempête, ou d'une attaque de pirates. Il a pu être capturé par des Espagnols, des Français ou des Portugais. Des vaisseaux disparaissent régulièrement en mer, en particulier dans ces eaux-là. Des hommes aussi. S'il avait survécu, il aurait quand même trouvé le moyen, après tout ce temps, de nous rassurer sur son sort.

— Il était vivant quand le *Goéland* est rentré en Angleterre.

— Oui, il était vivant à ce moment-là, admit Ross qui se forçait manifestement à la patience. Et je me souviens que, d'après le capitaine du *Goéland*, c'est votre père lui-même qui avait insisté pour rester là-bas, arguant qu'il trouverait bien un autre navire, plus tard, pour le ramener à la maison. Mais cela remonte à plus de trois ans. Trois années passées sous les tropiques à parcourir des îles infestées de cannibales, d'Espagnols et de toutes sortes de vermines.

Il est mort, Eva. Plus vite vous l'accepterez, plus vite vous pourrez reprendre le cours de votre vie – plus vite *nous* pourrions reprendre le cours de notre vie.

Eva serra les poings pour empêcher ses mains de trembler.

— Il n'est pas mort, chuchota-t-elle. S'il n'était plus de ce monde, je le saurais. Je sentirais cette perte, ici...

Elle posa une main sur son cœur.

— Père est vivant, reprit-elle. Et si nous n'avons plus de ses nouvelles, c'est parce qu'il a des ennuis – parce qu'il est blessé, perdu ou emprisonné. Ce ne serait pas la première fois que les Espagnols auraient incarcéré un Anglais dans les Indes occidentales.

— Oui, ils sont coutumiers du fait. Ils aiment bien retenir nos compatriotes en otage. Cependant, nous n'avons reçu aucune demande de rançon.

— Peut-être ignorent-ils sa véritable identité. Ils ont pu le forcer à travailler dans une de leurs mines, ou une de leurs plantations de canne à sucre.

Ross fit la moue.

— Si c'est le cas, sachez que l'espérance de vie moyenne d'un captif blanc réduit en esclavage est d'environ deux mois, tout au plus.

— C'est un homme fort et solide.

— Qui mange plus et coûte plus à entretenir que cinq maigrichons.

La jeune femme pivota en étouffant un juron qui convenait fort peu à une dame, et alla se camper devant la fenêtre.

— Pourquoi persister à le prétendre mort ? Si vous en êtes aussi intimement convaincu, pourquoi embarquer sur le *Cormoran* pour partir à sa recherche ?

— Parce que nous avons une entreprise à gérer. Nous avons toujours besoin de découvrir de nouveaux

comptoirs. La survie de cette compagnie ne tient plus qu'à un fil. L'East India Shipping est en train d'avaler toutes les sociétés d'importation plus petites et de s'imposer comme un Goliath du commerce maritime. Nous avons déjà perdu des douzaines de contrats avec des planteurs, faute de pouvoir les soudoyer ou de payer leur production à la hauteur de ce que proposent les Hollandais. C'est du reste en partie pour cette raison que votre père a entrepris ce voyage il y a quatre ans. Depuis, nous avons dû, pour épouser nos dettes, revendre deux navires de plus et gager tout ce que nous possédions, y compris les habits que nous avons sur le dos.

Eva se détourna lentement de la fenêtre.

— Je ne savais pas que la situation était aussi dramatique.

— Vous ne le saviez pas parce que j'ai veillé à vous protéger jusqu'à maintenant, à vous garantir le train de vie pour lequel votre père s'est toujours battu.

Il contourna le bureau pour la rejoindre devant la fenêtre. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix plus douce, en l'étreignant avec tendresse par les épaules.

— Je ne souhaite pas qu'il soit mort, Eva, croyez-moi. William Chandler était mon meilleur ami, en plus d'être mon associé. Il était comme un père pour moi et je compte bien le rechercher comme si ma vie en dépendait.

— *Sa propre vie en dépend peut-être*, insista-t-elle.

— C'est possible. Mais je n'ai pas besoin de m'encombrer d'une cohorte de chambrières effarouchées à la vue du moindre serpent, ou passant leur temps à choisir pour leur maîtresse la toilette qui sied le mieux à une promenade dans la jungle – car ce ne sera *pas* une promenade.

— Je le sais. Et je peux fort bien me passer de domestiques.

— Eva... C'est non.

La jeune femme soupira. Il avait raison, bien évidemment. Mais en même temps elle ne pouvait se défaire du sentiment que son père était en danger et que, si personne ne se portait à son secours, il risquait bel et bien de mourir.

— Eva ? murmura Ross en glissant un doigt sous son menton pour l'inciter à relever la tête. Il faut que nous reprenions notre existence en main. William n'aurait pas voulu que nous gâchions le bonheur qui nous attend parce que l'une de ses entreprises aurait mal tourné. Voilà déjà deux fois que vous repoussez nos noces, et il me semble avoir montré jusqu'à présent beaucoup de patience.

Elle remua sur place, mal à l'aise.

— Oui, je sais. Et il n'était pas dans mes intentions d'être aussi...

— Obstinée ?

Elle émit un gémissement inarticulé qu'il prit pour un consentement, et il rapprocha sa bouche de la sienne. Son baiser fut à l'image de ses manières : courtois mais expéditif. Eva lui en voulut malgré elle, de limiter à deux pauvres secondes cette prétendue démonstration de passion débridée.

Il avait dix ans de moins que son père, une haute taille et le genre de figure avenante que la plupart des femmes trouvaient séduisante. Eva estimait pour sa part que ses yeux étaient un peu trop rapprochés d'un nez long et mince qu'il avait tendance à maintenir constamment levé en l'air, comme si l'atmosphère était plus respirable près du plafond.

William parti, il avait semblé tout à fait naturel que Lawrence prenne soin de sa fille en même temps que de leurs affaires, mais Eva savait très bien qu'il y avait une autre raison qui le poussait à vouloir hâter

leur mariage : les vingt mille livres que sa mère lui avait léguées en dot.

Elle n'avait que seize ans quand il lui avait demandé sa main. C'était à peine deux mois après que le *Goéland* était rentré à Portsmouth sans son père. Elle avait accepté de l'épouser, plus par sens du devoir que par amour. Il avait souhaité l'emmenner sur-le-champ devant l'autel, mais elle avait exigé d'attendre le retour de son père, condition à laquelle il s'était soumis de mauvaise grâce et, depuis, les mois passant et les dettes s'accumulant, son insistance commençait à embarrasser la jeune femme. Comme son dix-neuvième anniversaire approchait, elle craignait que la patience de son promis s'épuise et, rien que pour cela, elle était presque heureuse qu'il refuse de la laisser l'accompagner dans les Indes occidentales.

Elle passa les paumes sur le plastron de son pourpoint et recula d'un pas tout en lissant son jupon.

— Puis-je compter sur votre présence au souper ?

— Je crains que non, hélas, mais j'essaierai de passer vous voir un peu plus tard dans la soirée, pour vous souhaiter une bonne nuit et prendre les lettres de votre père. Le *Cormoran* appareille dans une quinzaine et, comme vous pouvez le constater, mon bureau croule sous une montagne de papiers. Il faut bien que quelqu'un – moi, en l'occurrence – fasse le tri de tout ça. Ce qui explique aussi pourquoi j'ai besoin de vous ici : avec l'aide de M. Bernard, vous ne devriez avoir aucun mal à gérer les affaires courantes en mon absence.

Eva approuvait le choix de Reginald Bernard : celui-ci travaillait pour la compagnie depuis deux décennies.

— Je présume que vous emmenez l'abominable Augustus George...

Ross opina.

— Avec ses deux mètres dix, sa carrure de docker et son faciès de gorille, il devrait m'aider à imposer le respect aux indigènes avec lesquels je serai sans doute amené à entrer en contact dans les îles.

Eva n'en doutait pas. Augustus George était une brute, avec un poitrail aussi large que le tronc d'un chêne séculaire et des traits de croque-mitaine. Il était entré dans les bureaux de la compagnie peu après le départ de son père pour les Indes occidentales, et ce pauvre M. Bernard perdait un litre de sueur chaque fois qu'il venait à le croiser dans les couloirs.

Lawrence la prit par le coude pour l'entraîner vers la porte.

— À propos des lettres de votre père... Je pensais en faire des copies avant de partir. Elles pourraient contenir des détails susceptibles de nous indiquer l'endroit où nous devrions commencer nos recherches.

— Je les ai lues des milliers de fois sans y trouver aucun indice de ce genre.

— Oui, je sais, répondit-il en l'embrassant sur le front. Mais un regard neuf...

Il laissa sa phrase en suspens alors qu'ils passaient dans le vestibule où travaillait l'impeccable Reginald Bernard qui, après s'être incliné devant la jeune femme, s'efforça de glisser aussi discrètement que possible un papier à Lawrence.

— Je vous laisse, déclara Eva en souriant. La voiture m'attend. Pas besoin de m'accompagner, je connais le chemin.

Elle tourna les talons dans une envolée de jupons et remonta le couloir qui menait à la sortie. Dehors, trois heures venaient de sonner et le ciel était couvert. Les chevaux des attelages martelaient de leurs sabots la boue laissée par le déluge du matin, tandis

que les piétons se dépêchaient de vaquer à leurs occupations avant la prochaine averse. Un chien passa en aboyant, poursuivi par une meute d'enfants.

Le cocher d'Eva l'attendait devant la portière de la voiture. Tout semblait gris et terne sous les nuées menaçantes. La seule tache de couleur était la chevelure d'un roux flamboyant d'une femme qui contourna Eva pour monter le perron de la compagnie de transports maritimes.

Elles échangèrent de vagues excuses, mais Eva songeait encore à son père.

William Chandler n'était pas mort. Elle ne savait au juste pourquoi elle en était aussi sûre, mais c'était pour elle un fait : son père vivait toujours.

Sans cesser de penser à lui, elle avisa la pâtisserie qui se trouvait de l'autre côté de la rue, et la vue de la boutique réveilla un souvenir de sa petite enfance. Elle se rappelait que son père aimait parfois, le soir, lui rapporter des figues confites qu'il achetait dans cette pâtisserie après le travail. Les fruits étaient cuits dans du miel et saupoudrés de sucre de canne qui croustillait délicieusement sous la dent.

Elle fit signe au cocher de l'attendre et se dirigea vers la boutique. Une clochette tinta quand elle ouvrit la porte, et une femme replète aux joues roses émergea d'une arrière-salle avec un plateau de tourtes tout juste sorties du four.

— Et ça sera quoi pour la p'tite dame ? Des tartes ? Des tourtes ? Des sucres d'orge, peut-être ?

Eva lui décrivit les figues. La pâtissière hocha la tête.

— Oui, j'en ai encore en réserve. Je vous emballe ça de suite. Franchement, ma belle, vous êtes le portrait craché de votre père !

Ce fut une heureuse surprise pour la jeune femme.

— Vraiment ? fit-elle.

— Eh bien, vous n'êtes pas aussi costaude que lui, bien sûr, et vous n'avez pas non plus de poil au menton, mais vos yeux sont du même vert que les siens. M'est avis que vous n'en trouverez pas beaucoup de pareils dans Londres. Cela dit, c'est une vraie pitié qu'il ait dû en perdre un... mais enfin, à force de prendre des risques, on finit toujours par le payer un jour ou l'autre, n'est-ce pas ?

Eva sentit son sourire vaciller.

— Que dites-vous ? Il aurait perdu un œil ?

— Absolument. Selon mon p'tit Billy, en tout cas. Mais, j'y pense ! s'exclama-t-elle soudain en plaquant une main sur son imposante poitrine – ce qui eut pour effet de soulever un petit nuage de farine. Il a dû mal se faire comprendre ! Il ne sait ni lire ni écrire, voyez-vous. La personne qui a rédigé la lettre pour lui l'aura mal compris, c'est sûr.

— Et comment votre fils saurait-il cela ?

— Parce qu'il est parti avec votre papa, pardi ! C'était il y a... voyons voir... bientôt quatre ans de cela ? Il a toujours admiré votre père, vous savez. Il n'arrêtait pas de me dire : « Maman, quand je serai grand, je veux être comme le cap'taine Chandler ! » Alors pas étonnant qu'il se soit enrôlé en douce sur le *Goéland*. Il ne m'avait même pas prévenue, le che-napan ! Son absence m'a rendue malade d'inquiétude, vous pensez bien, et puis un beau jour j'ai reçu une lettre de lui où il m'avouait tout et me disait qu'il se portait bien. S'il avait été là, à me raconter tout ça en face, je crois que je l'aurais tué pour m'avoir causé autant de souci ! Mais bon, il avait la santé – ce qui est l'essentiel – et d'autres lettres ont suivi, même si les nouvelles que je reçois ont à chaque fois plusieurs mois de retard...

Eva n'osait plus respirer.